



HAL
open science

Commentaire linéaire de "La Marseillaise de la paix" (Alphonse de Lamartine)

Jacques Marckert

► To cite this version:

Jacques Marckert. Commentaire linéaire de "La Marseillaise de la paix" (Alphonse de Lamartine). Ce que la guerre fait à la poésie, Institut National d'Histoire de l'Art, Nov 2024, Paris (France), France. ⟨hal-04794888⟩

HAL Id: hal-04794888

<https://hal.science/hal-04794888v1>

Submitted on 21 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 1.0 - Universal - International License

Commentaire linéaire de « La Marseillaise de la paix » (Alphonse de Lamartine)

Introduction [diapo 2]

Dans sa pièce *Toussaint Louverture*, Alphonse de Lamartine fait résonner « La Marseillaise noire » et s'engage pour l'émancipation contre toute forme d'asservissement. Neuf ans plus tôt, le poète romantique rédigeait déjà sa « Marseillaise de la paix », ces strophes ayant pour ambition de mettre fin à la crise du Rhin de 1840¹. Si Musset, avec son « Rhin allemand », jette de l'huile sur un feu déjà bien ardent au cours d'une profonde période de discorde entre la France et l'Allemagne, Lamartine entend à l'inverse apaiser les choses. Ainsi, l'auteur des *Méditations poétiques*, ce « frémissement novateur »² de 1820, s'impose comme un député de première envergure dont les prises de position, courageuses, ont été occultées face au seul élan lyrique retenu par trop d'exégètes. À cet égard, notre communication rendra au romantique ses lettres de noblesse en étudiant un texte dont les alexandrins sont autant d'appels au pacifisme. Grâce à huit mouvements, nous montrerons que l'harmonie du vers épouse une poétique de la fraternité propre à retentir, jusqu'à nous, dans la légende des siècles.

I – *La Liberté guidant le peuple* (strophes 1-2) [diapo 3]

Le poème est enclenché par un impératif, « roule libre » (1), onze fois présent dans des strophes aux allures de refrain. Cet effet permet la multiplication d'un adjectif essentiel à la pensée lamartinienne tout en assurant l'écoulement d'une parole faisant le choix de la concorde. Par la suite, la « coupe des nations » (1) accueille cet écoulement pour devenir un nouveau delta où confluent les eaux du Rhin, les eaux du Nil, les eaux de tous les peuples unis devant un même horizon : au gré de plusieurs exclamatives, Lamartine forge un calice invitant chacun d'entre nous sur les voies de l'harmonie. Finalement, la deuxième strophe débute par un futur prophétique évacuant « [l]e sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain », et nous retrouvons l'élément liquide symbolisant l'espoir de l'apaisement. De la même manière, le champ lexical de la violence – « bombes », « obus », « sifflant », « entrailles » –, placé sous négation, illustre l'avènement d'une ère nouvelle qu'il incombe au poète de restaurer en brandissant fièrement l'étendard de la liberté.

II – *Harmonies poétiques et religieuses* (strophes 3-4) [diapo 4]

Le poème de Lamartine, on l'aura déjà compris, est un message d'espoir. Par hypotypose, la troisième strophe prend la forme d'une fresque, d'un vibrant tableau où le Rhin recouvre sa grandeur sous le regard de Dieu. Les « vieux forts verdis » du cadre épousent les « lierres épais » de la nature, ses « rochers », son « nuage », et la tonalité élégiaque annonce la bienveillante apparition de l'idéal romantique sous les traits d'un « visage en paix ». C'est que l'heure est à l'énergie, au souffle vital, témoin l'allitération par laquelle les « navires vivants » dégagent leur « vapeur ». Simultanément, le décor s'anime en fusionnant « la crinière du feu » et « [l]'écume à coups pressés », bénis par un « ciel bleu » dont on devine la paisible transparence (3).

¹ Le poème a déjà été étudié par René Garguilo. Nous n'avons à ce jour trouvé aucune trace de ce travail.

² Christian Croisille (dir.), *L'Année 1820, année des Méditations*, Paris, Nizet, 1994, p. 9.

Un véritable *locus amoenus* se met en place, où résonne « [l]e chant des passagers », les « sept langues d'Europe » d'une Babel restaurée par l'éloquence d'un visionnaire qui s'en remet à Dieu. En effet, Lamartine rappelle que le Seigneur « verse » les eaux du Rhin (3) comme il « fonde la voûte » (4), si bien que la puissance du Créateur est convoquée comme argument d'autorité prompt à persuader ceux qui s'entredéchirent. En ce sens, l'antithèse opposant les verbes « diviser » et « réunir », dans le dernier vers de notre mouvement, rappelle les intentions fraternelles d'un demiurge dont il nous appartient d'honorer les divines intentions.

III – *Memento mori* (strophes 5-6) [diapo 5]

Notre troisième mouvement s'appuie sur une question rhétorique – « [p]ourquoi nous disputer la montagne ou la plaine ? » (5) – par laquelle le poète dénonce l'absurdité d'une « boucherie héroïque »³, dans le sillage de Voltaire. [diapo 6] Cette stratégie se double d'un fragment de vanité rappelant à chacun, par le souffle du « vent » (5), l'éphémère d'un âge qu'il serait vain de sacrifier sur l'autel de la violence. « La table où nous rompons le pain », « le sillon » des champs, « les rayons » du soleil, « la terre inculte », rien n'est épargné par le « linceul » tendu sur une cinquième strophe progressivement plongée dans les ténèbres. [revenir à la diapo 5]

Devant l'obscur tableau d'une destinée qui s'érode, plutôt que de cueillir le jour, Lamartine préfère boire aux ondes d'un fleuve partagé par « Arminius, [un] Gaulois, [un] Germain [...] / Charlemagne et César » (6). Nous retrouvons ici la prolifération onomastique diffusant le projet d'un poète qui nous enseigne, après tout, qu'il y a assez d'eau pour tout le monde. Dans cette perspective, le *memento mori* s'efface en faveur d'un *nunc est bibendum* invitant chaque mortel à se partager les nourritures terrestres.

IV – « [L]e miroir des cieux »⁴ (strophes 7-8) [diapo 7]

À partir de la septième strophe, Lamartine change de stratégie en prenant directement le ciel à partie, comme témoin d'une paix que devrait refléter le monde terrestre. Les « bornes », les « eaux », le « mur » et le « milieu » deviennent des digues à détruire par la puissance de la raison humaine, et de nouveau se multiplient les questions oratoires pour faire l'éloge d'un azur qui doit nous servir de modèle : [diapo 8]

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ? (7)

En creux, Lamartine nous exhorte à calquer notre existence sur le modèle de l'empyrée, sur le patron d'un Éden qui ne s'est pas encore flétri. Pour ce faire, « [d]échir[ons l]es drapeaux », nous ordonne le poète (7), et il faut garder en tête que ce dernier, le 25 février 1848, face à l'insurrection populaire, refuse le rouge étendard de la foule en délire. [diapo 9] Cet épisode,

³ Cette expression tirée du *Candide* de Voltaire a fait fortune.

⁴ Nous empruntons la formule à Théodore de Banville (« La Chanson de ma mie »).

peint par Philippoteaux, prouve la profonde cohérence d'un homme de lettres qui ne s'est jamais contenté de la plume. Unis dans une sinistre coordination, « [l]'égoïsme et la haine » (7) peuvent alors céder leur place à la « fraternité » que Lamartine érige en principe moral : **[diapo 10]**

[r]oule libre et royal entre nous tous, ô fleuve !
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident. (8)

On aura sans doute soupçonné, dans cette strophe pleine de ce que le lexique offre de plus optimiste, le célèbre mot de Saint-Exupéry : « [a]imer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction »⁵.

V – *Traité sur la tolérance* (strophes 9-10) **[diapo 11]**

Dans la continuité du précédent mouvement et dans l'héritage de la philosophie des Lumières, Lamartine érige une utopie fondée sur l'abolition des frontières terrestres. C'est ce que remarque Étienne Cabet, le 7 décembre 1847, revenant sur cette « Marseillaise de la paix » où notre écrivain « supprime[...] toutes les barrières pour ne former de tous les peuples qu'une famille »⁶ par un savant travail de suture. Mis en accumulation, « [l]es mers, [l]es degrés, [l]es rivières » (9) ne sont rien face aux « bornes des esprits », bien plus rudes à détruire. Un remède existe, cependant : « éclair[er] » les hommes, dans tous les sens du terme, diffuser le savoir et la tolérance pour atteindre l'idéal d'une nation universelle. C'est pourquoi le champ lexical de la clarté se répand dans la strophe, frappe cette France qui « rayonne », ce génie qui « éclate », ces « regards éblouis » par l'auréole d'une conscience acceptant d'aimer ses frères humains. En outre, l'ardente consommation des âmes se prolonge dans le « soleil du siècle » levé, à la dixième strophe, sur les inutiles colères d'autrefois.

VI – *Le Livre des sœurs* (strophes 11-14) **[diapo 12]**

Poursuivant sa défense de la tolérance, Lamartine s'attache à louer des ennemis qui n'en sont guère. À contre-courant, le poète admire « les nobles fils de la grave Allemagne » (11) et multiplie les hyperboles afin de construire son propos. Par un habile réseau analogique, la patrie adverse possède une « langue [ayant] les grands plis du manteau d'une reine », une pensée qui « descend dans un vague profond », un « cœur sûr[,] semblable au puits de la sirène », de sorte que la peinture fragmentaire des troupes se tourne toujours du côté de la valorisation. Les épithètes euphoriques ne manquent pas pour qualifier les Allemands, ni les nobles images confirmant que tous les hommes, sur la terre, méritent le respect du poète.

En contrepoint, Lamartine n'oublie pas de célébrer son propre camp par la reprise anaphorique du subjonctif « vivent » (13), portant désormais sur les « essaims de la ruche de France ». La métaphore entomologique se décline à travers le champ lexical du labour par lequel les hommes **[diapo 13]**

vont semant la terre, et ne moissonnent pas...

⁵ Antoine de Sainy-Exupéry, *Terres des hommes* (1939),

⁶ Christian Croisille, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867)*, tome V : 1847-1849, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 208.

Le sol qu'ils ont touché germe fécond et libre[.] (13)

Ces glaneurs, néanmoins, ne font pas l'économie d'une certaine férocité, et l'on observe que Lamartine a le courage de s'en prendre à ses compatriotes : **[diapo 14]**

[i]ls sauvent leur salaire, ils blessent sans remord :

Fiers enfants, de leur cœur l'impatiente fibre

Est la corde de l'arc où toujours leur main vibre

Pour lancer l'idée ou la mort ! (13)

Pour commenter ces lignes, il faut revenir à la célèbre préface des *Méditations* où le chantre du vers affirme être **[diapo 15]**

le premier qui ai[t] fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai[t] donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature.⁷

Dans le contexte du conflit franco-allemand, ce lyrisme intérieur semble évacué : le temps du carnage est venu, celui de l'affrontement, mais l'espoir demeure que les nations s'unissent dans un même fleuve où plongent ensemble « [l]'aigle et le fier taureau » (14). La chimère est double, désigne aussi bien les pacifiques rêves du poète que l'hybride enfanté par la rencontre de deux patries qui s'épousent en renonçant aux querelles du passé.

VII – *Les Regrets* (strophes 15-16) **[diapo 16]**

À partir de la quinzième strophe, Lamartine s'abandonne à l'extase contemplative inspirée par l'immensité du globe. L'impératif « voyez » est un appel à la rêverie successivement portée sur « [l]a terre », « l'Orient », « [l]'espace » et « [l]a solitude ». Par saturation, le vers instaure un calme après une tempête où « la lente caravane » suggère qu'il est des conflits qui s'apaisent. En revanche, moins optimiste est la peinture anaphorique d'un espace en ruine où les « peuples taris » et les « empires poudreux » confondent leurs lambeaux de poussière dans une atmosphère lugubre : **[diapo 17]**

Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides

Mesure l'heure morte à des sables livides

Sur le cadran nu des déserts ! (15)

Dans cet étonnant passage, le poète procède à la miniaturisation de l'une des sept merveilles du monde pour faire sonner le glas d'une humanité qui touche à sa fin. Cependant, bien que la terre arbore l'ineffaçable stigmate de son propre néant, cette aridité n'est pas une fin en soi : le Rhin continue de couler sur les « artères du globe », sur « l'herbe et la toison » (16), au point qu'il est permis d'espérer des jours plus féconds.

VIII – *La Paix de Dieu* (strophes 17-20) **[diapo 18]**

Pour achever son pamphlet, Lamartine pioche dans une matière biblique lui permettant de diffuser un message pacifique et évangélique. D'abord porté vers l'Orient par les symboles « du cèdre et du tronc des palmiers » (17), son regard s'attarde sur Joseph et ses frères,

⁷ Nous renvoyons à l'édition d'Aurélie Loiseleur des *Méditations poétiques*, Paris, Le Livre de Poche, 2006, p. 56.

associés à l'un des épisodes de la Genèse. En Égypte, Pharaon rêve de sept vaches et de sept épis de blés. C'est Joseph qui lui révèle que ces éléments sont le funeste présage d'une famine qu'il parvient à anticiper. En remaniant cette parabole, Lamartine souligne l'importance d'un monde oriental où porter ses pas pour atteindre la fécondité d'un cosmos décloisonné par la force de l'échange et du partage. À cet égard, les « sapins » des Alpes deviennent des « mâts » (18), ceux par lesquels il est possible de s'embarquer pour les terres arabes dont le poète n'eut de cesse de chanter les louanges à la suite de son propre voyage.

Fort de ce dynamisme, il faut donc avancer **[diapo 19]**

sans perdre un frère dans la marche,
Sans vendre à l'opresseur un peuple gémissant,
Sans montrer au retour aux yeux du patriarche,
Au lieu d'un fils qu'il aime, une robe de sang ! (19)

Marius-François Guyard a raison de souligner que ce passage est à nouveau inspiré de la Genèse⁸. En outre, à partir des termes « liberté », « frère », et « alliance », nous pouvons aller plus loin et constater que Lamartine passe la devise nationale au tamis d'un fonds religieux dont il exploite la transcendance pour clarifier son message à l'intention de celles et ceux qui ne l'auraient pas encore compris : **[diapo 20]**

tissons de repos, d'alliance et de joie
L'étendard sympathique où le monde déploie
L'unité, ce blason de Dieu ! (19)

En Pénélope, l'homme du « Lac » appelle chacun d'entre nous à coudre la brillante toile de l'humanité réunie. Les fils du Seigneur deviennent fils à nouer sur cet « [a]rc-en-ciel de la paix » (20) qui, loin de l'« arc-en-ciel des batailles » (2), n'en finira plus de frémir du sublime chatolement des cœurs qui s'aiment.

Conclusion [diapo 21]

Le 2 juin 1841, Delphine de Girardin écrit à Lamartine, à propos de son œuvre : **[diapo 22]**

ces vers qui me désolent sont bien beaux. Je les ai relus ce matin avec Théophile Gautier. Il en était enchanté, et ce soir j'ai vu Alfred de Musset qui les savait par cœur. Il m'en a apporté de très jolis sur le même sujet. Ils sont railleurs et insolents.⁹

Par la suite, la femme du poète évoque « de bien beaux vers »¹⁰, ces mêmes vers que François Buloz tient pour un « hymne à la paix »¹¹ : avec sa « Marseillaise », il faut admettre que Lamartine ne laisse personne indifférent. Articulant le ciel aux violences terrestres, le regret à l'espoir libertaire, la tolérance au tropisme de la fraternité, son poème prend la forme d'un

⁸ Nous renvoyons à la page 1915 de notre édition de référence : Alphonse de Lamartine, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1963.

⁹ Christian Croisille, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867)*, tome III : 1838-1841, *op. cit.*, p. 604.

¹⁰ *Ibid.*, p. 606.

¹¹ *Ibid.*, p. 601.

savant plaidoyer pour que cesse définitivement la férocité du mal. C'est cela, que la guerre fait à la poésie, ce sursaut d'une âme révoltée par le choc du carnage.

[diapo 23] Le 16 novembre 1829, Alix des Roys, mère de Lamartine, meurt ébouillantée dans les eaux d'un bain duquel elle n'a tragiquement su sortir. Le 13 juillet 1793, Marat est assassiné dans sa baignoire par la fureur de Charlotte Corday. Le 17 mai 1841, notre auteur prend la plume et se présente en train de rédiger « la *Marseillaise de la paix*, ce matin, dans [s]on bain »¹². De cet endroit jaillirent les tempétueux alexandrins que nous avons étudiés, et avec eux la frénésie d'un fleuve sur lequel tout lecteur croyant que le monde n'est pas mort est invité à lever l'ancre.

¹² *Ibid.*, p. 599.